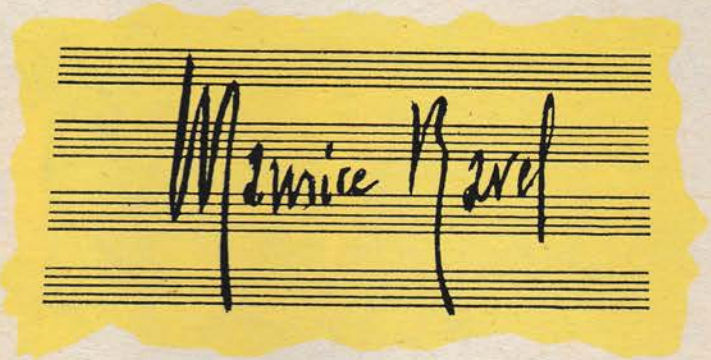




(Studio Lipnizki.)

## UN MUSICIEN ENCHANTEUR :



C'est le « Boléro » qui l'a rendu populaire, du jour au lendemain, en 1928. Les enregistrements de cette œuvre sont nombreux ; la vente des disques ne cesse de monter. Et pour qui n'a pas d'électrophone, la radio la reprend régulièrement. Quel était donc cet enchanteur, disparu il y a déjà vingt ans ?

**I**l était petit, mais bien proportionné, mince, sec, agile. Son visage maigre et rasé de Basque, au teint mat, au regard pétillant, au long nez, aux lèvres fines, aux sourcils bien dessinés, était synonyme d'aisance, d'intelligence, de franchise.

Il était au surplus d'une élégante distinction, très soigné dans sa toilette, presque un peu dandy, aimant le monde, les voyages.

Assez réservé, il ne se livrait que difficilement : « C'était, a dit un de ses meilleurs amis, son biographe Roland-Manuel, l'être du monde le plus sociable et le moins communicatif. »

### BASQUE OU SUISSE ?

Il y a quelques années, l'Office central du tourisme suisse revendiquait pour son pays l'honneur d'avoir possédé les aïeux de la famille Ravel. Celle-ci était venue de Genève et s'était installée en Savoie vers 1834 ; le grand-père du compositeur était boulanger, et son nom s'était d'abord orthographié Ravet ou Ravex. Son père, Joseph Ravel, était ingénieur. Il avait trouvé une situation en Espagne pour la construction des voies ferrées. Cet ingénieur rencontra, en 1873, en Nouvelle-Castille, une jeune fille des Basses-Pyrénées, basque française. Elle était charmante, douce, avec des traits fins. Joseph Ravel la demanda en mariage, et l'année suivante ils s'installaient à Ciboure. Le 7 mars 1875 naquit Maurice Ravel ; puis, trois ans plus tard, son frère, Edouard, au n° 12 du quai longeant le port, et qui porte aujourd'hui le nom de « quai Maurice-Ravel ».

### UN MUSICIEN

M. Ravel aimait la musique. Il souhaitait secrètement voir un de ses deux enfants devenir musicien. Maurice ou Edouard, peu lui importait. Ce fut l'aîné, Maurice. Dès qu'il distingua les étonnantes dispositions de l'enfant, il l'encouragea, lui choisit les meilleurs maîtres. En 1889, la famille Ravel étant dans l'intervalle venue s'installer à Paris, rue des Martyrs, Maurice fut admis au Conservatoire : il avait 14 ans.

*L'art de Ravel, précis et infaillible, ne laisse rien au hasard. L'artiste n'aime pas faire étalage de son lyrisme intérieur. Tout en lui est pudeur secrète et retenue. Mais par le miracle d'une écriture véritablement magique, il arrive à nous faire pénétrer dans des zones d'émotion que nous ne soupçonnions pas. Sa musique rend un son unique et son langage possède un équilibre et une mobilité qui, sur la gamme étendue qui va de l'ironie pince-sans-rire à la plus rayonnante féerie, réalise des effets d'une sûreté et d'une nouveauté saisissantes.*

(Extrait de « l'Initiation à la musique ». Ed. du Tambourinaire.)

Les ans passèrent. Candidat au prix de Rome, il fut exclu du concours définitif, au grand scandale du Tout-Paris qui avait déjà applaudi au concert ses *Jeux d'eau*, son *Quatuor en fa*, et *Schéhérazade*. La grande presse s'empara de l'événement et en fit « l'affaire Ravel ».

Il y eut, dans son existence, trois « affaires Ravel », la seconde ayant éclaté quelques mois plus tard, lors de ses *Histoires naturelles*. La troisième n'eut lieu que beaucoup plus tard, quand Ravel, déjà célèbre, refusa la Légion d'honneur, ne voulant pas « reconnaître à l'Etat ou au prince le droit de vous juger, de vous illustrer, etc. »

### CONDUCTEUR D'AUTOS

Il avait déjà composé une grande partie de son œuvre quand éclata la Première Guerre mondiale. Exempté du service pour faiblesse de constitution, ayant vainement multiplié les démarches et prié « sainte Thérèse, patronne des aviateurs », pour être versé dans l'aviation, il ne put s'engager dans l'armée que comme conducteur « au service des convois automobiles du train ». Envoyé du côté de Verdun, en mars 1916, il était très ennuyé, quinze jours plus tard, de n'avoir réussi qu'à « amocher fortement » sa voiture.

Mais ses voitures étaient encore plus solides que sa santé. Il tombait malade quelques mois plus tard ; envoyé à l'hôpital, il en profitait pour lire *le Grand Meaulnes* et sortait avec un long congé de convalescence.

### CELLE QUI ÉTAIT TOUT POUR LUI

Il courut le prendre à Paris. Il y arriva pour retrouver son frère Edouard au chevet de leur mère mourante, dans leur appartement de l'avenue Carnot. Le 5 janvier 1917, entourée de ses deux fils, Mme Ravel rendait le dernier soupir.

Ce fut pour Maurice un choc terrible. Ses parents, sa mère surtout, étaient tout pour lui. Il ne les avait, pour ainsi dire, jamais quittés. Quand son père était mort, en octobre 1908, il avait été pendant plusieurs mois incapable de travailler.

Il avait continué alors à vivre avec sa « pauvre maman », comme il l'appelait, qu'il chérissait à la manière de l'enfant qu'il était demeuré. Il ne s'était jamais marié, ne cherchant d'autres affections du cœur, en dehors de sa mère et de son frère, que dans de nombreuses amitiés.

Sa mère disparue, il se sent atrocement orphelin. En vain ses amis essaient de lui rendre le goût de la vie et de la musique. Rien ne le console. Partout où il va, il s'ennuie, il dépérit. Ce n'est que de longs mois plus tard, installé à Lyons-la-Forêt, qu'il écrit : « Enfin, je travaille ; ça fait supporter tant de choses ! » Et il achève *le Tombeau de Couperin*.

La blessure de son cœur cependant n'est pas cicatrisée. Comme les médecins l'avaient envoyé respirer l'air des montagnes à Megève, puis dans les Cévennes, il ne cesse de penser à la morte.

« Je suis affreusement triste... Maman n'est plus à côté de moi, comme lorsque j'allais travailler loin de Paris. Et ces charmants réveillons, avenue Carnot ! Enfin, je travaille, c'est toujours ça. »

### SA MEILLEURE MAISON

Pour travailler sans être ni trop loin ni trop près de Paris, il avait acheté une curieuse maison à flanc de coteau, à Monfort-l'Amaury, le « Belvédère ».

Le dimanche, il y recevait des amis, des confrères, des inter-prètes, des élèves. Le compositeur Manuel-Rosenthal, le peintre Luc-Albert Moreau, la musicienne Germaine Tailleferre, la violoniste Hélène Jourdan-Morhange en étaient les plus fidèles habitués. Il s'y était fait aménager une amusante chambre toute pareille à une cabine de navire, avec un bar minuscule, des tabourets comme dans les bars américains. Une vieille gouvernante, qui veilla sur lui jusqu'à la fin, Mme Révelot, tenait son intérieur.

Il avait conservé un côté enfantin, aimant les bibelots, les jouets. On trouvait au Belvédère des rossignols mécaniques, des ludions, des automates achetés aux camelots des boulevards ou rapportés de ses voyages à l'étranger.



Ravel au piano, chez lui, avenue Carnot, en 1913.

(Harlingue.)

### L'HISTOIRE DE « BOLÉRO »

Avant une tournée de concerts en Amérique, Ravel avait été pressenti par Mme Ida Rubinstein pour orchestrer un ballet sur quelques pièces du compositeur espagnol Albeniz.

Ravel n'a jamais aimé travailler sur commande. L'inspiration avait besoin chez lui de la complicité de la flânerie et de la nonchalance. Cela lui avait valu, à diverses reprises, quelques ennuis. Cette fois-là, cependant, la flânerie devait le servir. Car tandis qu'il musait, Mme Ida Rubinstein apprenait que le droit exclusif d'orchestrer les œuvres d'Albeniz avait été strictement réservé au chef d'orchestre Arbos. Mais celui-ci s'effaça volontiers devant Ravel.

— Mettez-vous vite au travail, implora alors Ida Rubinstein. Car je veux donner mes ballets à la rentrée.

« A la rentrée ? réfléchit Ravel. Jamais je n'aurai le temps d'orchestrer tout cela avant la rentrée ! Mais est-ce qu'il ne serait pas plus simple et plus rapide d'orchestrer ma musique plutôt que celle d'un autre ? »

Il rentra précipitamment au Belvédère, chercha un thème, et ce fut *Boléro*.

« C'est, a-t-il expliqué lui-même, une danse d'un mouvement très modéré et constamment uniforme, tant par la mélodie et l'harmonie que par le rythme, ce dernier marqué sans cesse par le tambour... »

*Boléro* fut exécuté pour la première fois à l'Opéra, le 20 novembre 1928. Le lendemain, tout Paris le fredonna.

« Mon chef-d'œuvre, aimait à dire Maurice Ravel avec ironie, c'est le *Boléro*, tout le monde sait ça ! »

Partout où il passait, on lui demandait de diriger lui-même le *Boléro* au pupitre. Il le faisait d'un geste sobre, un peu sec, sur une allure uniforme et très lente.

### PAVANE POUR UNE GLOIRE DÉFUNTE

Vers 1933 Ravel s'aperçut, en se baignant à Saint-Jean-de-Luz, car il aimait beaucoup la natation, qu'il ne pouvait plus faire certains mouvements. Bientôt, il éprouva de la gêne pour écrire, pour signer, pour jouer du piano... Un étrange brouillard s'épaissit peu à peu autour de lui.

Après de longues années de soins, les médecins décidèrent de tenter une trépanation. L'intervention le laissa huit jours dans une longue torpeur, dont il ne sortit que le 28 décembre 1937, pour mourir, il y a vingt ans.

N'ayant jamais quitté « le vert paradis des amours enfantines », son génie n'a été qu'une enfance préservée et prolongée. Cet enchantement, qui considéra toujours l'Espagne comme la seconde patrie de son cœur, a enrichi la musique française en libérant la mélodie. Et il a créé des harmonies inexprimées avant lui.

A.-V. DE WALLE.

## DISQUES

— Le *Boléro*. — La *Valse*. Il en existe près d'une vingtaine d'enregistrements. La version Freitas-Branco avec l'orchestre des Champs-Élysées (DUCRETET-THOMSON L A 1 054) est sans doute la plus réussie, immédiatement suivie de la version Ernest Ansermet avec l'orchestre de la Société des concerts du Conservatoire (DECCA L X T 5 004).

— *Concerto* pour piano et orchestre en sol majeur. — *Concerto* en ré majeur, « pour la main gauche ». Là non plus, les enregistrements ne manquent pas, mais il en est peu de satisfaisants. Perlemuter et un orchestre dirigé par J. Horenstein (PATHÉ-Vox P L 92.20) offrent une magnifique interprétation du *Concerto pour la main gauche*, mais une version lourde et languissante du *Concerto en sol*. Jean Doyen et l'orchestre des concerts Lamoureux dirigé par Jean Fournet (PHILIPS A 00 246) ont réalisé des versions honnêtes, mais un peu ternes.

— *Alborada del gracioso*. — *Pavane pour une infante défunte*. — *Valses nobles et sentimentales*. Ces trois œuvres exquises ont été réunies sur un excellent disque (DUCRETET-THOMSON L A 1 055) : l'orchestre du théâtre des Champs-Élysées y est dirigé par Freitas-Branco. Sensibilité, humour, rigueur, gravure impeccable.

— *Daphnis et Chloé*. Il faut de préférence acquérir la version intégrale de ballet pour chœur et orchestre : la deuxième suite seule n'en donne qu'une pâle idée. Des trois bonnes versions de la partition intégrale : Munch, avec l'orchestre symphonique de Boston (RCA A 630 294), Ansermet avec l'orchestre de la Suisse romande (DECCA L X T 2 775), Ingelbrecht avec l'orchestre du théâtre des Champs-Élysées (DUCRETET-THOMSON 320 C 015), c'est la version Ingelbrecht qui l'emporte par son intelligence et son « impressionnisme ».

— *Trio* pour piano, violon et violoncelle, en la mineur. Cette œuvre magnifique, trop peu connue du grand public, bien qu'elle soit fort accessible musicalement, a été interprétée merveilleusement par le trio Pasquier (ERATO D P 43.1). Au revers du disque, trios de Roussel.

— *Quatuor* à cordes en fa majeur. Deux belles versions : celle du quatuor Loewenguth (DEUTSCHE GRAMMOPHON 16 073) et celle du quatuor de Budapest (PHILIPS A 01 606).

— *Sonatine*. — *Ma mère l'Oye*. — *Habanera*. — *Tombeau de Couperin*. Ces pièces font partie des enregistrements intégraux de l'œuvre pour piano de Ravel (2 ou 3 disques) : Robert Casadesus (PHILIPS A 01.112/4), Marcelle Meyer (DISCOPHILES FRANÇAIS 100 1) et Vlado Perlemuter (PATHÉ-Vox D L 153). L'intégrale Perle-

muter est peut-être celle où l'on trouve la plus haute « qualité moyenne », et la prise de son y est sensationnelle d'éclat et de fidélité, mais l'interprétation est parfois un peu lourde, et à la perfection de Perlemuter on préférera parfois le romantisme de Casadesus ou le dynamisme, la nervosité sèche de Marcelle Meyer.

— *Ma mère l'Oye*. — *Rhapsodie espagnole*. La version orchestrée et intégrale de *Ma mère l'Oye* est interprétée avec un goût exquis par l'orchestre du théâtre des Champs-Élysées, sous la baguette d'Ingelbrecht (DUCRETET-THOMSON 320 C 088). Au revers du disque, ravissante version — sensuelle et analytique — de la *Rhapsodie espagnole*.

— *L'Heure espagnole*, comédie en 1 acte. Parmi les versions en présence choisissons celle de la troupe de l'opéra-comique dirigée par Cluytens (COLUMBIA F C X 172) pour l'interprétation pétillante d'esprit de Denise Duval.

— *L'Enfant et les sortilèges*, fantaisie lyrique sur un livret de Colette. Bonne version d'Ernest Ansermet à la tête de l'orchestre de la Suisse romande avec Suzanne Danco, Flore Wend, Pierre Mollet, Hughes Cuénod (DECCA L X T 5 019).

J.-P. HADENGUE.